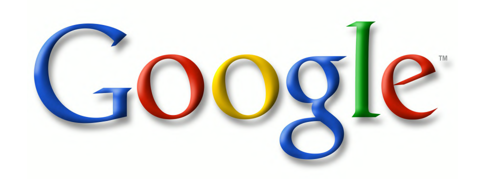
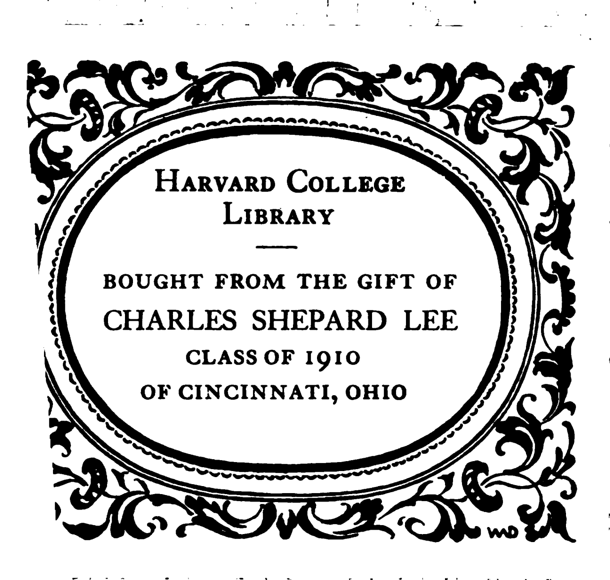

Google



PETITE COLLECTION « SCRIPTA BREVIA »

GUSTAVE KAHN

De Tartufe à Ces Messieurs



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, rue Saint-André-des-Arts, 53

1905

DE TARTUFE

A CES MESSIEURS

AVANT-PROPOS

Voici un tout petit livre sur la bibliographie d'un grand sujet : de Tartufe à Ces Messieurs. *Il s'agit ici de préciser une série d'efforts tentés pour la liberté, par les écrivains du théâtre et du roman. Comment des esprits affranchis se sont-ils figuré le rôle du prêtre vis-à-vis de la société, quel jugement ont-ils porté sur l'emprise de l'idée religieuse, de l'idée catholique sur notre civilisation ?*

La grande ligne, la courbe du sujet c'est le constat d'un enhardissement du penseur vis-à-vis de la puissance hostile du dogme impérieux et de ses gardiens sévères. La

littérature anti-cléricale est vieille comme la littérature française ; dès que notre littérature raille et gronde, c'est le moine qu'elle brocarde et qu'elle harcèle. Il y eut peut-être plus de courage à lancer la plus inoffensive plaisanterie, dans ces temps d'obédience absolue que plus tard à vouloir écraser l'infâme.

Il y avait chances de bûcher pour le livre et pour le plaisant. En tous cas on s'en tint longtemps à attaquer les faux-semblants ; C'est un gage que l'on donne à la religion que de lancer les fléchettes de l'épigramme contre le moine goinfre et dissolu. Plus tard Molière ne fait nulle part profession de piété, mais non plus d'athéisme. Il laisse dire que Tartufe est le faux dévot ; il ne le dit point. Il montre. On a eu beau révoquer l'édit de Nantes; la Réforme a duré, encore qu'on traque les camisards. Des auto-da-fé brûlent encore en Espagne quand Voltaire et Diderot attaquent la religion et le prêtre. Il ne s'agit plus de faux-semblants, d'hypocrisies de piété dévoilées. Il y a cela et autre chose ; la question de principe. Voltaire défend à l'homme intelligent d'être prêtre ou muphti. La Révolution tente de supprimer le personnage du prêtre, de

faire rentrer le clergé dans la loi de la vie commune. Elle déprêtrise. Après la restauration du culte, Stendahl indique que l'Eglise est redevenue puissance politique. Quelques prêtres anachroniques continuent à parler latin, gardent une âme janséniste ; les autres font de la politique et de l'information politique par le confessionnal. Hugo décrit l'évêque Myriel et passe à Torquemada. Dans sa pensée définitive le prêtre est l'ennemi du Christ.

Dans la tendance nouvelle, après le réalisme, l'écrivain préoccupé de ces questions néglige la personnalité du prêtre pour s'attaquer à sa règle. Notre moderne déterminisme ne vient point reprocher leurs actes à ces hommes, ni même les combattre. Il veut les expliquer, les faire comprendre à eux-mêmes, leur montrer comme en un miroir leur anormalité dans le monde, enchaînement de visions nouvelles, déroulement continu d'évolution; l'exégèse se charge d'établir la caducité des systèmes religieux ; le roman ou le théâtre explique les contacts du prêtre avec une vie dont il est ou l'ennemi ou la victime. Ainsi parlent Ancey dans Ces Messieurs

ou Lumet dans les Cahiers d'un congréganiste.

La littérature n'attaque plus l'homme noir, elle défend la société contre lui, en le plaignant d'être l'homme noir, l'homme sombre.

Philosophiquement, les uns reprochent à l'Eglise de s'écarter des Evangiles, ainsi les Tolstoïstes, les autres prennent la liberté de ne plus accorder à l'Evangile d'importance plus forte qu'à tel autre témoignage humain d'un moment de la psychologie du passé.

Ce texte a valeur de chef-d'œuvre métaphysique et littéraire; le point de comparaison est avec les vieilles épopées, les systèmes philosophiques périmés. Platon équivaut à Jésus et Epicure garde toute sa valeur. Ni science ni littérature n'admettent de révélation; la faire admettre est toute la besogne du parti adverse aux partis libéraux. Il n'existe plus de conciliateurs pleins de talent et malheureux. Il n'y a plus de Lamennais. Il y a M. Brunetière qui raisonne éperdûment, droit sans savoir d'où, dans un but politique, et Paul Bourget amoureux des vieilles hiérarchies bien rangées comme une bibliothèque en ordre, et parmi leurs

admirateurs, l'atavisme religieux existe encore et le désir de voir se maintenir des privilèges sociaux est grand.

Actuellement toutes les forces capitalistes se groupent autour de l'idée religieuse. Elles aimeraient un retour à l'ancien ton du penseur libre, qui se croyait obligé en attaquant le prêtre de respecter l'institution religieuse. On sacrifierait facilement les mauvais prêtres et on ne sacrifie pas facilement le moyen d'obtenir d'utiles subordinations. C'est donc un progrès pour la littérature de pensée libre, de laisser de côté les hommes, les prêtres, de s'attaquer à l'institution elle-même, d'exiger qu'elle se laisse discuter comme tout autre système philosophique, sans retrouver la force de faire dévier la discussion pour se défendre.

Dans quelques années, il sera peut-être manifeste que l'irréligiosité est devenue générale. Il sera apparent que les théories religieuses, acceptant ou refusant de croire au progrès scientifique ne sont que des centres commodes de résistance à des organisations plus logiques du monde. Les problèmes de conscience qui émeuvent tant d'écrivains, touchant le prêtre, seront résolus; la littérature

de libre pensée changera d'aspect, pour les besoins nouveaux de la lutte, devant les évidences nouvelles. Si parfaites que soient ses synthèses, ce sera encore l'écho de la première protestation, se hâtant de s'étouffer dans un rire pour avoir le droit de se répéter, de la timide réclamation de nos aïeux du fabliau, et des nobles pamphlets qui suivirent et trouèrent des silences d'absolutisme.

DE TARTUFE

A CES MESSIEURS

I

Il y a une jolie hypothèse de Michelet sur *Tartufe* : le point de départ de cette hypothèse, c'est le dénouement heureux de la comédie. A entendre le grand historien, la pièce eût d'abord été écrite en trois actes : Molière se bornait à y dépeindre la conquête et la dévastation du foyer par le faux dévot. Devant les réclamations des personnes dévouées à

l'Église, Molière eut recours à la puissance royale, et, pour en être soutenu, il la dut exalter ; le « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude » eût été la rançon des audaces contre l'hypocrisie religieuse. A cela, M. Scribe, qui a étudié la question, répond que l'exempt, encore qu'il arrive sans la moindre préparation, est appelé par la stricte nécessité théâtrale. M. Scribe argue que, si la pièce eût été de lui et se fût passée dans des temps modernes, Orgon, à la veille d'être dépouillé, eût dû recourir aux conseils d'un de ses amis, magistrat. Molière n'eût pas fait autrement que son indigne successeur et aurait recouru à la plus haute autorité du temps, c'est-à-dire, la royale. Avant lui, Boileau avait rêvé de faire modifier le dénouement : *Tartufe* se serait terminé par une sorte de scène dans la salle, où Mme Pernelle, la dupe obstinée de Tartufe, eût échangé avec les assistants des réflexions comiques. La

Bruyère en traçant le portrait d'Onuphre, et en indiquant, par quelques traits, que c'est là le vrai dévot, dit qu'Onuphre ne dira point « ma haire et ma discipline », qu'ils se gardera bien de tâcher à faire déshériter un fils, ni de cajoler la femme de celui dont il est le parasite ; qu'il cherchera plutôt à séduire des personnes sans descendance directe. « Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel et, par une parfaite quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts ; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir : il y a là des droits trop forts et trop inviolables ; on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise *vienne aux oreilles du prince*, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. »

C'est reconnaître, en somme, pour vrai le dénouement de Molière, au cas où le faux dévot s'attaque à la ligne directe, et Molière, tout en se plaçant, sous la protection royale, n'a certainement pas donné à *Tartufe* un dénouement de féerie. Mais pourquoi avait-il besoin de défendre son *Tartufe* ? Attaquait-il la religion? Il n'en donne aucun semblant s'il peint seulement le faux dévot. M. de Lamoignon, le premier président, donne comme prétexte de l'interdiction, qu'il n'appartient pas aux comédiens de disserter des choses saintes; seulement, d'après la chronique, en jouant *Tartufe* on donnait la comédie à ses dépens. Mais Saini-Simon dit que l'original de *Tartufe* fut un abbé Roquette qui devint évêque d'Autun. Tallemant indique un abbé de Pons qui fut amoureux de Ninon ; pourtant un contemporain veut que Ninon, n'ait raconté à Molière l'histoire des poursuites amoureuses de l'abbé de Pons qu'après que Molière lui eût lu

sa pièce. Le costume de Tartufe aussi fut variable. La première formule lui donnait un costume mi-laïc, mi-religieux, analogue à celui que portaient des solitaires de Port-Royal ; la seconde formule fut « un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, des dentelles sur tout l'habit » bref tout ce qu'il y a de plus séculier. Il est bien difficile de démêler au juste si Molière a entendu mettre en scène un prêtre ou un faux dévot ; si on se trouve bien en présence d'une attaque de l'élève de Gassendi contre la religion, et si c'est un portrait de prêtre qu'il a voulu dessiner ; les apparences sont d'un laïque, mais bien immiscé dans l'Église. Pourtant l'avis de Saint-Simon garde son importance ; on n'eût pas laissé représenter l'abbé Roquette sous son costume sacerdotal ; par conséquent Tartufe peut être un homme d'église transformé en laïc pour les possibilités de la représentation.

Si amenuisée qu'elle ait été par toutes les autorités et les protections nécessaires et si bénigne qu'elle apparaisse à distance, la satire porte. Scarron, dans une nouvelle antérieure prête à son Montufar quelques-uns dés gestes de Tartufe ; il lui fait demander pardon à ceux qu'il a spoliés quand ceux-ci le reconnaissent, l'injurient et sont, en paiement, écharpés par la foule qui admire la fausse piété de Montufar ; mais Scarron a soin de n'en faire qu'un habile escroc, nullement prêtre, et qui se cache sous un froc usurpé. Avec Molière, le ton de la satire contre le prêtre s'est modifié : ce n'est plus la grosse raillerie du fabliau. L'Église, au moyen âge, accordait le moine mendiant à la farce populaire ; c'était faire la part du feu. L'Eglise était toute-puissante, et régentait le théâtre, la procession, la fête des fous ; elle laissait les pamphlétaires agacer ses personnages sans importance. Après la Renaissance

et la Réforme, elle ne rit plus ; elle est prête à se défendre ; encore que, selon la remarque de Michelet, dès que les Seize, les farouches massacreurs, les moines armés de pertuisanes eussent été réduits à l'impuissance, elle se mit incontinent à la conquête pacifique des âmes et recourut pour cela à une fade sentimentalité, à une dévotion compliquée de galanterie qui devait lui ouvrir les âmes féminines l'Église se défend, d'un soin jaloux, et sauf quelques brocards de Régnier, qui fait louer par Macette certains moines de l'habileté discrète de leurs débordements, elle a su veiller à ce qu'on ne la discute point ; il n'y a pas d'attaques contre la religion dans la littérature, il n'y a pas de portraits de prêtres ; ni la satire, ni l'analyse, n'osent la toucher ; il ne paraît sur les prêtres que ce qu'ils permettent de dire, et saut les *Provinciales*, qui sont d'une allure différente *Tartufe* demeure dans les lettres un phénomène isolé, aussi isolé

qu'il est, sur certains points essentiels, incertain.

Avant *Tartufe*, avant Molière, avant l'esprit de réaction bourgeoise, narquoise et spirituelle qui règne dans la *Ménippée*, la satire bien aiguisée a piqué le moine autrement que pour ses emprises sur les dames et son amour du vin. Ruteboeuf s'est placé du côté des écoliers de l'Université en guerre contre les moines mendiants qui, au début, ne demandaient qu'un peu de pain à manger, une botte de paille pour se reposer et qui bientôt se trouvèrent possesseurs de tant de luxueux palais, de belles étoffes, de monnaies sonnantes. Si Ruteboeuf admet volontiers tous les reproches de faux-semblants d'honnêteté, de modestie, de continence qu'on fait aux moines et aux béguines, il proteste aussi contre leur excessif amour du lucre et l'accroissement des biens de mainmorte. La *Chanson des Ordres* passe en revue tout le clergé régulier du temps, les jacobins orgueilleux,

les cisterciens avaricieux, les cordeliers licencieux, les carmes qui voisinent trop avec les béguines, et le pharisien de Ruteboeuf annonce Tartufe, autant que l'abbé des contes de Boccace qui tient, à une Elmire florentine, à peu près les mêmes propos que Tartufe sur la fidélité conjugale. Mais Ruteboeuf, vieilli, s'est repenti de ses attaques. L'Eglise reste maîtresse des âmes. Le poète du moyen âge, qu'il rime ou qu'il conte des exploits de moinillon, ménage avec soin, avec terreur le haut clergé. Guyot de Provins est homme d'église, c'est un gallican : sa critique est de détail. Toute cette littérature satirique de l'ancienne France est religieuse de fond, ou tient à le paraître. Elle se borne à chansonner le moine.

Pourtant une comédie annonce Tartufe. Cette comédie c'est l'*Eugène* d'Etienne Jodelle, un des moins goûtés parmi les poètes de la Pleiade, peut-être précisément parce qu'il est l'auteur de

l'Eugène qui ne lui attira point la sympathie des dévots de son vivant, et ne le recommanda pas, après sa mort à une critique littéraire, le plus souvent dominée par les idées religieuses ou au moins très polie à leur égard. Ronsard lui-même en parlant de Jodelle constate qu'il ne croit pas en Dieu, et l'on a noté que la mort de Jodelle ne fut pas chrétienne, car il se refusait à implorer un Dieu qui le faisait ou le laissait à ce moment-là beaucoup souffrir.

L'*Eugène* est une comédie nettement anti-cléricale ; on ne saurait dire que c'est un chef-d'œuvre, mais elle est mouvementée et assez piquante. Le poète n'y fait point profession d'athéisme, mais non plus il ne songe à séparer la religion de ses ministres et à l'assurer de son respect. Il ne se gare point ; son Eugène est sans atténuation paillard, poltron, simoniaque. Messire Jean Chapelain, moine, en qui Eugène a placé sa confiance, s'acquitte de toutes espèces

de fonctions délicates dans l'espérance de pécher un *bénéfice* dans les remous des passions de l'abbé. Il a trouvé un mari commode à la belle Alix dont l'abbé fait ses plus doux plaisirs. Ce Guillaume ne sait rien, ne voit rien, ne se doute de rien et se répand en louange de sa femme. Il en exalte la douceur, la fidélité, la largeur d'esprit. Si Guillaume ignore tout de la vie présente d'Alix, l'abbé Eugène est peu informé de son passé, sans quoi il redouterait le retour d'un militaire, d'un noble seigneur, Florimond, qui est parti guerroyer en Allemagne, cette année même où Charles-Quint échoua devant Metz. A vrai dire, il appréhende de le revoir, mais c'est uniquement parce que Florimond brûle de belle passion pour Hélène, la sœur de l'abbé ; Hélène a repoussé Florimond, ce qui le rend hostile à toute la famille.

Et revoici Florimond qui revient de la guerre, et c'en est fait de cette douce

quiétude de l'abbé Eugène supérieure à toute espèce de bonheur humain, cette douceur de vivre que le poète dépeint ainsi :

La gorge des gens d'église
N'est point à autre joug submise
Sinon qu'à mignarder soymesmes,
N'avoir horreur de ces extrêmes
Entre lesquels sont les vertus,
Estre bien nourris et vestus
Estre curés, prieurs, chanoines
Abbez, sans avoir tant de moynes
Comme on a de chiens et d'oiseaux
Avoir les bois, avoir les eaux
De fleuves ou bien de fontaines,
Avoir les prez, avoir les plaines
Ne reconnaître aucun seigneur
Fussent-ils de tout gouverneurs
Bref, rendre tout homme jaloux
Des plaisirs nourriciers de nous

sans compter les plaisirs que traverse Florimond, car aussitôt arrivé, le soudard se rend chez la belle Alix, la roue de coups, et de ce non content, arguant que la plupart des bijoux et des meubles

que possède la belle, proviennent de ses anciennes libéralités, il la fait déménager brutalement par ses hommes d'armes et reprend ainsi ses cadeaux.

Que fera l'abbé Eugène dont cette aventure n'a point amorti la passion pour la belle Alix. Il commence par décider sa sœur à se rendre à la passion de Florimond ; puis en procurant un bénéfice à un nommé Mathieu, il en obtient une bonne somme au prix de laquelle le brave Guillaume tolérera ses assiduités auprès d'Alix, sans en prendre aucun ombrage, et la comédie s'achève en un superbe élan de joie de tous les personnages.

Ainsi un poète de la pléïade, abandonnant pour un jour les exemples grecs et romains, continuait la littérature du fabliau, et, par une bouffonnerie satirique, mettait avant Molière les dévots à la scène.

Par Jodelle, l'anticléricalisme est à l'aube de notre théâtre classique.

II

La gamme anti-cléricale du XVIII[e] siècle est plus riche, que celle du XVII[e]. Après que le prêtre ou le catéchumène sont apparus sous de belles couleurs chez Rotrou, Corneille ou Racine, — il y a une forte réaction. La tragédie de Voltaire met en scène des prêtres, en des gestes de fanatiques, et le conte de Voltaire n'éprouve point de difficulté à se jouer d'eux. L'inquisiteur et le jésuite y perdent leur aspect terrible, pour prendre l'aspect bouffon ; encore que Voltaire souligne le caractère

meurtrier de l'auto-da-fé, et que Candide, confortablement battu pour de simples propos de controverse familière, voie fort bien brûler et pendre à côté de lui, — les caractères ecclésiastiques sont dessinés dans la farce. Le précédent du fabliau est repris avec ampleur et verve. L'inquisiteur partage sa maîtresse avec un négociant juif. Ces jésuites, si dévoués en Europe à l'Espagne, luttent contre elle au Paraguay, et le baron de Thunder-ten-tronckh commande l'exercice, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'esponton à la main. Mais ce n'est point surtout par les formes de la littérature d'imagination que Voltaire combat l'esprit religieux, et l'esprit de Rousseau est religieux profondément.

Diderot est différent. Le couvent a pris au XVIIIe siècle une grande importance. Le roman y va ; le conte aussi qui le dépeint jovialement, gracieusement quelquefois. On y élève ces jolies personnes qu'on ira chercher pour les

marier à quelqu'un qu'elles ne connaissent pas et qui sera leur introducteur dans la vie du monde et dans l'amour aimable. Marivaux y a conduit sa Marianne et elle n'y a point couru de dangers. Mais le couvent n'est point seulement la maison d'éducation : il y a le couvent où la mère supérieure règne sur un peuple de nonnes cloîtrées ; on n'y papote pas toujours comme dans *Vert-Vert* ; le couvent est agité de tragédies ; on y retient des malheureuses contre leur gré, et Diderot, d'une plume subtile et forte, exposera dans son roman célèbre les malheurs d'une Religieuse.

Il n'aborde point l'étude du prêtre par les moyens habituels ; il écarte les plaisanteries, les anecdoctes ou les faits connus relatifs aux confesseurs, aux directeurs de conscience. Au contraire, le prêtre qui pénètre dans la vie de ces couvents qu'il dépeint, est représenté sous des couleurs nobles ; l'archiprêtre chargé d'une enquête sur le sort de la

sœur Sainte-Suzanne se montre plein de tact, et discerne avec habileté la vérité qu'on veut lui cacher. Dans le second couvent, où la sœur Sainte-Suzanne rencontre une supérieure trop amicale, le directeur est pour elle un soutien, un avertisseur, un guide pourvu de sagesse. En induira-t-on que Diderot ait voulu, dans ce roman, indiquer une différenciation absolue entre les caractères des religieux des deux sexes ? Il serait plus aisé d'admettre que, dans un roman écrit pour un but précis de polémique, avec le désir très net de faire entrer un peu plus de lumière dans la vie des cloîtres, Diderot n'a pas voulu compliquer la difficulté, et qu'il ne s'est point soucié de détailler ses comparses, ce qu'il eût dû faire s'il les avait poussé au noir ou s'il avait formulé contre eux des accusations qu'il eut fallu étayer et expliquer.

Si la littérature du XVIII[e] siècle n'abonde pas en texte littéraires sur le prêtre, elle est pleine d'amusantes, d'in-

téressantes figures de prêtres mêlés à la vie ; Prévost, moine intermittent, beaucoup plus pourvu d'émotion humaine que de sentiment religieux, est la plus curieuse de ces silhouettes, comme *Manon Lescaut* offre l'étude la plus captivante de l'état d'âme, comme on dirait aujourd'hui, d'un jeune prêtre. Dans le succès formidable de *Manon Lescaut*, on n'a plus fait attention qu'à l'histoire d'amour qu'il conte ; et le livre est célèbre à cause de la vie vraie, agile, variée, profonde qui anime Manon. Elle a séduit par sa prestesse dans la vie légère, par sa désinvolture, et aussi par son acceptation douce du malheur, alors qu'elle est aux mains des archers, alors qu'elle meurt aux terres lointaines ; et on a vu aussi le jeune Des Grieux uniquement dans son rôle d'amoureux et donnant à Manon une ardente réplique. Mais n'est-ce point une étude documentaire du temps, que cette vie d'un jeune homme dirigé sans vocation vers

les ordres, de la sensibilité de qui on s'est servi pour en faire un passable orateur religieux, alors que toute sa nature l'entraîne ardemment vers la vie libre ? Les vicissitudes de la vie de Des Grieux ne sont point sans jeter du jour sur les alternances de vie religieuse et de vie littéraire de Prevost lui-même. Encore qu'on ne soit pas, malgré des recherches récentes, fortement documenté sur lui, sur ses mobiles et certains de ses voyages, on peut voir, dans l'inquiétude de sa destinée, quelque chose de la mobilité sentimentale de son héros.

Le petit abbé, dans ce siècle est d'ailleurs partout et en toutes postures. C'est Voisenon, et il écrit des contes légers ; c'est Bernis, et il rime le bouquet à Chloris et il est ambassadeur, il est ministre, il est l'ami de Casanova, et il visite avec lui ces singuliers couvents de Venise, où il n'est point question de rencontrer la moindre tourière. L'abbé périgourdin qui a soin que Candide soit

soulagé de quelques-uns des diamants rapportés de l'Eldorado est proche parent de tout un monde de petits abbés qui s'agitent dans les Mémoires du grand aventurier. Casanova lui-même a été abbé et chevalier de l'Eperon d'or du Pape ; il en est demeuré théologien, et c'est un bon chrétien, à son propre sens du moins, un déiste résolu, qui n'a jamais mis en question l'existence de Dieu. Le meilleur temps de ses vieux jours, sauf celui, où il fixe le souvenir des galanteries passées, des fêtes oubliées, des grands repas, des périodes de luxe et de gros bénéfices d'argent, il le passera à noter, dans de lourds dialogues, les différences entre sa foi philosophique et religieuse et la foi catholique qu'il voudrait débarrassée de superstitions ; il y cite tous les pères de l'Eglise avec une gravité solennelle. Le type du prêtre, à ce moment qui précède la Révolution, s'oblitère ; la chasteté n'est pas de ri-

gueur pour le prêtre, la simonie est bien portée ; le prêtre, se mêle de toutes les affaires. Galiani est un littérateur et un antiquaire, — comme l'abbé Barthélemy, celui-ci plus près pourtant, par l'ordre et la tenue de ses recherches, de la conception correcte de l'ecclésiastique érudit et lettré ; l'abbé Raynal figure au premier rang des encyclopédistes ; l'Église est pleine de prêtres déistes. Elle est désagrégée par tous ces afflux idéologiques qui préparent la Révolution.

On pourrait croire que la Révolution, qui a célébré le culte de la déesse Raison et de l'Être suprême, qui a déprêtrisé le clergé, appelant, par des primes et par des louanges publiques, le prêtre à se rallier à la vie commune, a possédé une littérature qui rende ce courant d'idées ; il n'en est rien. Qu'on procède, sous le nom de culte de la Raison, à la célébration régulière de fêtes en l'honneur de l'Humanité supérieure, ou que Robes-

pierre, disciple de Rousseau, déiste convaincu, envoie les athées, les adeptes du culte de la Raison, à l'échafaud, sous prétexte d'athéisme, — la littérature du temps n'en donne que peu de traces, et sous les espèces les plus grossières, c'est-à-dire de saynètes populaires écrites en fort mauvais style, de vaudevilles et de chansons ; M. Henri Welschinger, dans son *Théâtre de la Révolution,* en cite quelques-uns, avec des mines effarouchées et comme tout honteux de s'occuper d'un tel sujet ; c'est bien de la pudeur, pour un érudit. Heureusement que l'histoire du culte de la Raison et l'histoire du culte de l'Être suprême se trouvent fort bien étudiées dans les travaux de M. Aulard qui donne, sur la psychologie religieuse du temps chez les religieux et chez les laïques, les plus précieux et authentiques renseignements.

L'Encyclopédie et la Révolution ont jeté les nouvelles bases sur lesquelles le

XIXe siècle discutera. La répercussion des contes de Voltaire, des romans de Diderot et de Prevost sera forte sur les livres nouveaux qui agiteront la question. Il est un autre ouvrage d'une réputation non moins étendue, mais moins glorieuse, dont il faut noter en passant l'influence ; ce livre c'est le *Ministre de Wakefield*, d'Olivier Goldsmith.

Il s'agit là d'un pasteur protestant, qui voit ses affaires se rétablir par la protection du ciel et par un heureux entrelacement d'aventures d'opéra-comique. Au premier abord, les malheurs et les compensations de ces malheurs, les souffrances et les joies du docteur Primrose, ministre de Wakefield, intéressèrent surtout les pasteurs ; les grands ennuis qu'il éprouve du fait de sa fille Olivia et les péripéties où la candeur de celle-ci entraîne son autre fille Sophie, ne sont point d'application au clergé catholique ; pourtant la teinte générale du livre (bonhomie souriante, réfléchie

et résignée du docteur Primrose, calme de sa vie intellectuelle et de ses occupations ordinaires) n'a point laissé d'influer sur les écrivains catholiques qui ont voulu nous dépeindre chez leurs prêtres la paix de l'âme et la satisfaction de la conscience. Elle a contribué à créer cette image du prêtre doucement mystique, particulièrement bon et charitable, qu'on rencontre chez certains et des plus notoires de nos romantiques.

Le passage se fit de Goldsmith à nos romantiques par Gœthe, très admirateur du livre anglais ; on ne saurait dire que le pasteur de *Hermann et Dorothée* soit sans relation avec le pasteur anglais. Il y a dans les œuvres du premier temps du romantisme, où le prêtre est représenté comme un consolateur, comme un moraliste, un peu de cette influence et de l'influence de Rousseau. Certes *Le Génie du Christianisme* et le déisme s'unirent pour créer le Dieu des bonnes gens, un dieu en quelque sorte constitutionnel

avec des représentants enchaînés par les restrictions d'une charte de bonté. Et ce rêve, qui apparaît, à distance, plat et sans intérêt, n'en garde pas moins quelque aspect de rêve lyrique, de rêve d'âge d'or et d'heureuse Arcadie, quand on pense à la Terreur blanche, et à la puissance des congrégations, et aux violences du parti prêtre. Goldsmith n'est pas tout à fait étranger à cet idéal, et les derniers échos de son souvenir meurent à la large et ample création de *Jocelyn*.

III

Victor Hugo, avec son esprit fortement antithétique dans le fond comme dans le détail, devait nous donner le bon et le mauvais prêtre romantiques ; il n'y a point manqué. Le mauvais prêtre, c'est le Claude Frollo de *Notre-Dame de Paris ;* le contraste des gargouilles et des statues de madones était suffisant pour lui dicter cette création de prêtre sévère et pourtant dévoré de passions qui le jettent au crime. En face, il a placé la figure de l'évêque Myriel des *Misérables*, faite avec la tradition du bon

curé de campagne, de l'humble prêtre, du doux rêveur, de l'homme content de peu qu'est le vicaire de Wakefield et aussi avec la légende de Fénelon. Il serait inutile de considérer l'évêque Myriel au point de vue de l'histoire contemporaine, et d'y chercher soit une amplification d'un caractère réel, soit le dessin de l'idéal du prêtre et du prince de l'Église au moment où furent conçus Les *Misérables*. L'évêque Myriel est une blanche effigie. Hugo a accumulé sur lui toutes les vertus, comme il a mis tous les vices en Claude Frollo. Lorsque Hugo, plus tard, construira *Torquemada*, il resserrera encore son antithèse, et ce sera par amour de l'humanité, par amour de la foi, que l'Inquisiteur purifiera les âmes par le feu qui détruit les corps. Cimourdain, de *Quatrevingt-treize*, n'est plus prêtre, et la main plus ferme du poète n'a voulu donner là qu'un médaillon de conventionnel. De même, c'est uniquement par un souci de pittoresque qu'il placera

sur l'ourque de *l'Homme qui rit*, parmi les comprachicos, un mauvais prêtre qui donnera l'absolution à ceux qui vont mourir. Le prêtre d'Hugo est romantique, c'est-à-dire qu'il est lyrique et épique. Il en a dressé de hautes et fortes figures, tordues de passion, souriantes de toute la quiétude, sévères de toute la volonté; ce sont des personnages de drame, mais ce ne sont point des études de prêtres; c'est pourtant plus net encore que *Jocelyn*, où Lamartine a mis tant de hors-d'œuvre, tant de caresse poétique et si peu d'analyse.

Alfred de Vigny, après la période de mysticisme qui lui dicta *Eloa*, a esquissé des prêtres, mais dans l'éloignement de l'histoire. Déjà Vitet, dans les *Etats de Blois*, dans des scènes dramatiques a fixé d'une vérité singulière tout le grouillement théocratique de la Ligue; on ne lit peut-être plus assez cette œuvre forte. Vigny, dans son roman de *Cinq-Mars*, a levé les figures auxquelles touche par-

tiellement Victor Hugo dans *Marion Delorme*. Par un artifice assez simple, par un hasard de la route de Cinq-Mars, Vigny nous fait assister au supplice d'Urbain Grandier, et dramatise un des plus troublants et des plus sinistres parmi les derniers épisodes de la persécution religieuse. Ce roman de *Cinq-Mars* a contribué à former la figure de Richelieu telle que l'a acceptée la légende ; les vignettes romantiques grossies au tableau d'histoire d'un Paul Delaroche y ont aidé, et c'est le Richelieu de Vigny que nous a donné le théâtre dans l'adaptation inférieure de Bulwer Lytton. Vigny a bien saisi quelques-uns des caractères de grandeur et de volonté de l'homme, et a donné place aux accusations de cruauté qui le diminuent ; c'est lui qui a déterminé l'orientation du type populaire de Richelieu.

En face de ces types romantiques, le fondateur du roman moderne, Stendhal, apporte de larges et puissants constats.

Il est très éloigné, car il n'est pas classique au sens que la Restauration donna étroitement au mot « classique », de reprendre le Tartufe, les prêtres du conte de Voltaire ou le Basile de Beaumarchais, cette preste caricature de bedeau entremetteur, qu'on peut mettre en variante au type le plus décrié de l'abbé XVIII[e] siècle et qui pourrait être pour Beaumarchais toute l'église, si Figaro est tout le populaire et Almaviva toute la noblesse. Stendhal, avec sa lucidité et sa netteté ordinaires, opère en pleine vie. Son séminaire, dans *le Rouge et le Noir*, est une découverte de milieu ; les conditions nouvelles de la vie du clergé, les ambitions qui y mènent les hommes sont déterminées, et presque tous les romans d'observation impartiale qui seront écrits sur l'Eglise ou le prêtre rappelleront, par quelque coin, la forte étude de Stendhal. Stendhal s'est bien rendu compte qu'il y a quelque chose de changé dans le recrutement du clergé, et

sa nature d'esprit ne l'incline point à attribuer les enrôlements volontaires dans l'armée de la religion à des élans de mysticisme. Il a fait de Julien Sorel un type exceptionnel de volonté et de calcul, et la vérité qu'il lui donne n'est pas applicable à tous ceux qui peuplent au même moment le séminaire ; Julien Sorel, qui eût été militaire quelques années avant, a senti que, sous la Restauration, pour un roturier, le moyen de parvenir et la route du succès ont changé ; les grades et les honneurs administratifs vont être à nouveau réservés aux nobles et à des anoblis qui devront rendre bien des services avant d'être incorporés à la caste régnante.

L'Eglise reprend donc sa grande valeur égalitaire. Avant la Révolution, elle a été, plus que la robe, plus que la puissance financière, le moyen pour les gens du Tiers de s'élever parallèlement à la noblesse. Sous la Restauration, la bourgeoisie libérale ne fit point cas de cette

égalisation spéciale; le Tiers Etat a vaincu une fois, il peut donc vaincre à nouveau et les idées de développement industriel commencent à germer dans les esprits, et à montrer des routes de puissance. Mais, chez toute une partie, moins forte, moins pourvue d'initiative, de la bourgeoisie, parmi la petite bourgeoisie moutonnière reprend avec violence le désir de faire d'un des fils un prêtre, pour 'élever au-dessus de sa condition, qui serait d'un petit boutiquier ou d'un rustre, et aussi d'obtenir, par cette adhérence à la force puissante et discrète, la protection qui fait réussir de bonnes affaires, de bons mariages et met les parents du prêtre en bonne odeur administrative. A ce moment, commence, et s'accuse nettement, ce désir de beaucoup de familles de la bourgeoisie d'avoir un fils dans l'armée et un fils dans l'Eglise. Les jeunes séminaristes qui entourent Julien Sorel sont grossiers, bas, espions, délateurs et sots. Sans phrases, sans élo-

quences inutiles, sans soulignement de rhétorique, Stendhal explique les âmes poudreuses et bourrues de ces fils de paysans à qui les ambitions d'un Julien Sorel sont si étrangères et qui n'ont cherché dans la prêtrise qu'un métier agréable, promettant beaucoup de bien-être physique, une certaine somme de considération, écartant d'eux les duretés du labour ou du travail manuel ; il note l'accueil aimable que fait la petite aristocratie au clergé, en nettifie le pourquoi, la confiance au *bras long* de cette grande machine de guerre et d'intrigues qu'on peut mettre en mouvement par le bon vouloir d'un seul de ses membres. Parmi les supérieurs de Julien Sorel, Stendhal opposera le prêtre vertueux, rêche, sombre, exerçant sur lui-même et sur tous une discipline jalouse, passionné de créer des intelligences semblables à la sienne, dures, frustes, nettes, obstinées, soit l'abbé Pirard, aux souples, prêtres selon la Congrégation,

selon Rome, à l'abbé de Frilair, à l'abbé Castanède, aux jésuites, à ceux qui ne craignent point de servir leur religion par n'importe quels moyens, pourvu qu'ils soient efficaces. C'est un peu, posée en principe et par des points de détail, la lutte du gallican et de l'ultramontain qui se joue dans le séminaire de Besançon ; c'est aussi la lutte, dans l'Eglise, de deux natures d'hommes : les uns tradition-nistes, épris d'une idée de foi qu'ils n'ont peut être pas suffisamment discutée, mais qui est sincère, esprits plus volontaires qu'ouverts et agiles, opiniâtres et droits, rudes et sans diplomatie, exigeants pour les autres et pour eux-mêmes au nom de la foi ; les autres, esprits déliés, agiles, félins, peu soucieux des problèmes de la foi, mais décidés à considérer l'Eglise comme une force spirituelle et temporelle dont la volonté rayonne de Rome, et à la servir comme telle, et par tous moyens.

On pourrait incliner à voir, surtout

dans *la Chartreuse de Parme*, un gracieux, un expressif, un puissant roman d'aventures. *La Chartreuse de Parme*, c'est le romantisme de Stendhal, et, encore que son observation, partout ailleurs si précise et si vraie, nous interdise de considérer comme de pure fantaisie cette Italie si colorée, si chatoyante, peuplée de filles charmantes, de héros et de ganaches, shakespearienne presque, — du bon Shakespeare des comédies de printemps et d'amour — on ne peut pas conclure, des avatars de Fabrice del Dongo et de son passage dans les ordres à la création d'un type de religieux. Au plus, Stendhal aurait considéré quelques princes de l'Eglise du passé, et se serait plu à faire mouvoir, dans une Italie contemporaine, un peu de la belle prestance et des aventures de haut goût de l'Italie des précédentes époques.

Mais, dans un roman qui fut publié tout récemment dans *Lucien Leuwen*, Stendhal (qui, d'ailleurs, donne là le

premier linéament du roman social, faisant très nettement allusion à la grève ouvrière, et touchant avec détail à des phénomènes d'élections et de vie politique départementale, ce qui était alors de toute nouveauté), Stendhal recrée une sorte de Tartufe, un spécimen de ce qu'on va appeler un jésuite de robe courte, menant de noirs desseins avec une profonde scélératesse pour complaire au clergé et à la clientèle aristocratique ; autre nouveauté, son Tartufe est médecin ; c'est la première fois, je crois, qu'on étudia sous cet aspect le médecin, et qu'un médecin du corps fut taxé du même abus de confiance et de la même extension d'indiscrétion que certains médecins de l'âme.

Chez Balzac, l'étude du prêtre n'est point très poussée et cela peut étonner de la part d'un écrivain résolument catholique, partisan de toutes les aristocraties, et voyant le salut du monde dans les réactions. Seulement, Balzac

n'est pas un de Maistre, ni un Bonald, et, quoiqu'il procède d'eux à plus d'un titre, il faut remarquer qu'il a besoin, de par sa naissance et ses ambitions, de ménager la plus large place à des volontaires, à des écrivains, à des politiques qui apportent au monde catholique, au monde aristocratique le soutien de leur plume pour la persuasion des foules, ou de leur ingéniosité pour la conduite des affaires. Honoré de Balzac ménage toujours avec soin la place du parvenu ; il prétend reconnaissable aux marques les plus légères, même à son nom, celui qui doit dominer le monde. Le prêtre, pour lui, n'est pas le directeur nécessaire de la conscience universelle ; il le laisserait plutôt à un rôle de pacificateur des familles, ou de chef de petit groupement, d'un village ou d'une petite ville. *Le Curé de village* est absorbé surtout par une anecdote sentimentale et une étude de femme ; l'abbé de Dominis, du *Lys dans la Vallée*, — ce livre tout imprégné

de religiosité et de sentimentalité ecclésiastique, un Cantique des cantiques jésuite, — l'abbé de Dominis n'est qu'un figurant de belle et discrète tenue. C'est à propos de la possession de quelques biens matériels cette lutte que Balzac nous dépeint polie, froide, acharnée entre l'abbé Trubert et l'abbé Birotteau, ou plutôt ces sévices qu'exerce sur le bon Birotteau, âme naïve de paysan dégrossi et clergisé, le froid et redoutable abbé Trubert. L'abbé congréganiste, puissant, bien appuyé, sorte de Sixte-Quint provincial, qu'est l'abbé Trubert, abbé désigné pour les plus hautes destinées, est, à propos d'une petite question, fort bien étudié et il est indifférent que toute cette volonté froide, ces habiles calculs, cette façon supérieure de jouer l'adversaire, ne soient pas décrits à propos d'un grand fait d'histoire.

Le rêve de Balzac (et il est quelquefois ce rêve, fumeux, étrange, — l'influence anglaise de Maturin, avec ses sombres

clowns du satanisme, y vient varier et dévier l'idée), ce rêve lui a fourni le personnage mixte de Vautrin et de l'abbé Carlos Herrera. Peut-être l'indication de ce personnage lui fut-elle fournie par la vie d'un prêtre espagnol quelque peu mêlé à la conspiration de Malet, et avec la biographie duquel il aurait pris d'étranges licences, en insérant dans la vie du bonhomme un peu mystérieux que fut ce prêtre, tout le passé de Vautrin. Vautrin est peut-être l'épreuve, tirée grossièrement et très mélodramatisée, d'une autre conception. J'entends que le glissement de Vautrin, son désintéressement, sa force, la variété de ses appuis, sa souplesse, sa domination de lui-même, c'est, transportée dans une autre sphère, une autre puissance tentaculaire reposant aussi sur des richesses, de l'influence, une certaine terreur ; il y a là un fonctionnement de forces qui n'appartient pas en littérature romanesque qu'à des forçats échappés, et dans

cet ordre Vautrin voisine avec Rodin, dont on se préoccupa si fortement vers la même époque.

Des esprits plus qu'éminents, presque géniaux, Michelet et Quinet, menaient une lutte vigoureuse contre le cléricalisme et voyaient partout le jésuite ; on sait la page admirable qui ouvre le livre de Michelet, *le Prêtre, la Femme et la Famille*, et qui montre, autour de l'homme, à son foyer, à sa table, la femme, la fille, les enfants, sombres et distraits, désapprouvant par un silence têtu le chef de la famille, et lui donnant l'impression que quelqu'un est là, invisible, qui, d'un prestige plus fort que le sien, suspend son autorité de chef de famille, et arrête les tendresses auxquelles sa tendresse et son effort ont droit ; c'est le prêtre qui, par la puissance de la confession et de la direction des âmes, est plus fort que lui chez lui. C'est contre cette domination, contre les moyens par lesquels le prêtre capte

cette confiance, contre la sentimentalité extatique et vague dont il berce la femme pour arriver à l'obtention d'une puissance très temporelle, que Michelet s'élève ; et le prêtre est d'autant plus dangereux qu'il est souple, agile, félin, qu'il veut assujétir le monde à la façon des jésuites, qui, comme le dit à peu près Zola dans *Rome*, ont tenté cette conquête par la douceur et l'habileté, quand la force de l'Eglise y a été reconnue impuissante. Si c'est contre la séduction des âmes que Michelet s'élève le plus énergiquement d'autres anticléricaux ne protestaient pas avec moins de violence contre l'ardeur des jésuites à acquérir des biens temporels et à augmenter leur fortune de façon à pouvoir acheter le monde s'ils ne parvenaient pas à le séduire. Le type du jésuite dit de robe courte, que ce soit un affilié non astreint au célibat et à l'ensemble des devoirs de cléricature et qui lutte pour le bien de la Compagnie,

ou un jésuite délégué à des occupations dans le monde, aurait pu être traité par un meilleur écrivain : ce fut Eugène Suë qui l'aborda. Eugène Suë était un romantique à la suite d'Alexandre Dumas, d'Auguste Maquet, de Bouchardy, de ceux qui firent le romantisme de dernier ordre et gagnèrent avec le mélodrame leur bataille d'*Hernani*. Suë était un sceptique, à grandes ambitions autres que littéraires, à goûts de luxe et de dandysme et qui vit un public à conquérir par le développement romanesque de problèmes irritants. *Les Mystères de Paris* avaient donné à sa façon le drame de la misère ; il entreprit, dans le *Juif Errant*, l'histoire des efforts des Jésuites pour s'emparer d'un immense héritage : pour que cet héritage tombe aux mains de l'ordre, il faut qu'infiniment d'ayants-droit disparaissent ; on ne reculera devant rien ; tout est mis en mouvement par Rodin, qui extérieurement n'est rien qu'un cuistre,

une sorte de bedeau; mais, que les événements le nécessitent, Rodin exhibera ses lettres de service; les provinciaux de l'ordre doivent lui obéir, car Rodin est l'envoyé de Rome, le fondé de pouvoirs sur tous et contre tous du général des jésuites, du pape noir, et il le sert *perinde ac cadaver*, et meurt farouchement pour son idéal et pour son ordre.

L'outrance et l'exagération ne déparent pas seulement quelques-unes des œuvres anticléricales. Le plus remarquable des écrivains catholiques, ou du moins des romanciers catholiques, le seul même qui surplombe un peu le fade niveau des autres, qui ne tombe pas dans une sentimentalité de séminaire, et qui pare ses fictions de style et de mouvement, n'est point exempt d'enflure et de bizarrerie poussée au baroque. Barbey d'Aurevilly, dont la plume est si sûre lorsqu'il caractérise les landes du Cotentin, lorsqu'il y situe des formes énigmatiques de

bergers jeteurs de sorts, et dont l'outrance romantique reste encore belle quand il dépeint les passions fortes et exceptionnelles de *l'Ensorcelée*, de son mari Maître Le Hardouey, ou de l'abbé de la Croix-Jugan, Barbey perd pied dans le roman purement catholique. *Le Prêtre marié* en est une preuve. Cette œuvre, — la plus considérable de celle qui ont été écrites par des écrivains d'imagination catholique avant la série de M. Huysmans, — pour n'avoir point les mêmes défauts que *le Juif Errant*, en a d'aussi capitaux et traduit une nuance d'âme rhétoriquement surchauffée et exaspérée.

On pense bien que si, parmi les grandiloquences romantiques, on peut percevoir une note moyenne et raisonnable, ce sera celle de Sainte-Beuve ; il serait inutile toutefois de vouloir découvrir dans *Volupté* une note profonde, un constat sérieux, une divination de l'avenir analogue à celle de Stendhal. Ce que l'âme

d'Amaury recherchera et goûtera au séminaire, après les orages de la vie que nous décrivent les premiers chapitres de *Volupté,* ce sera le calme physique, la régularité des exercices, la paix provinciale plus encore que les apaisements de conscience et la satisfaction d'une foi. Le Sainte-Beuve de *Volupté* est bien différent du Sainte-Beuve voltairien du second Empire, opposé résolumemt à toute théorie religieuse; l'ombre des *Méditations* flotte en rideau léger sur la netteté des vues d'Amaury, et il est chrétien sentimentalement, par admiration pour les solitaires de Port-Royal, par ennui de la vie, par la perception d'une certaine tristesse cachée parmi les sensations heureuses, — de toute façon autre que la rationnelle.

Le romantisme fournira encore à l'étude du prêtre dans la littérature française, la figure orageuse et triste de Lamennais, et tout son effort pour concilier le christianisme avec les idées

soulevées par la marche fatale et logique de la démocratie vers plus de science, plus de lumière et plus de vérité. Mais le cadre littéraire de cette étude ne nous permet que d'indiquer ce mouvement du christianisme catholique, la vie de pamphlétaire de Lamennais, sa carrière de représentant du peuple privé d'éloquence, s'interdisant de prendre jamais la parole, se tenant dans un coin de la Montagne, humble et sévère, et préparant, en entendant les discours des improvisateurs heureux, les répliques qu'il leur opposerait dans son journal. Parallèlement à Lamennais, le mouvement d'Ozanam, de Salinis, de Peyrève, de Gerbet, (une tentative d'intellectualisation du catholicisme), serait intéressant à suivre ; il a rapport avec la politique et la philosophie plus qu'avec la littérature ; on en trouve des échos dans l'œuvre longue et filandreuse d'Augustus Craven (Mme de la Ferronays). Cette tendance a plus de clarté, plus de

liberté, plus d'examen, met toujours le prêtre en lutte avec Rome ; le drame est toujours le même : le prêtre rêve au fond de sa conscience, il écrit, il publie un livre où il enseigne la panacée des douleurs du monde, où il propose la réforme de l'Église. l'acceptation des nécessités modernes ; on le dénonce à l'Index ; le prêtre va à Rome, il en revient ou brisé ou rebelle, ou hypocrite ou incroyant, ou défroqué ou foudroyé, malade, blessé à mort. C'est le sujet de la *Rome* de Zola, c'est le sujet des romans de Ferdinand Fabre, c'est l'histoire de presque toutes les belles intelligences égarées dans la prêtrise, depuis le renouveau de la Révolution. Quelquefois l'âme du prêtre n'a pas attendu aussi longtemps pour se désemmailloter de ses langes d'enfance, d'influences maternelles, d'éducation berceuse et prenante ; certains, au sortir du séminaire abordent la vie du penseur libre ; ils dénoncent l'erreur qu'ils avaient adop-

tée fervemment et disent qu'entrés dans les ordres pour être les pasteurs du peuple par la vertu et la vérité, ils ne peuvent suffire à ce rôle sans les lumières de la science et la philosophie, et ils rejettent les béquilles de l'Église : tel fut Renan. Le fond de ses débats de conscience trouve sa forme symbolisée dans ce beau drame philosophique, dans cette grande rêverie dialoguée, *le Prêtre de Némi*.

Dans la littérature la plus récente, le prêtre a préoccupé Zola, Anatole France, Mirbeau, Ferdinand Fabre, et, dans la littérature catholique, Huysmans. Les abbés d'Anatole France se promènent sur le mail, très mêlés à la vie politique de leur province, appuyés sur le général divisionnaire, en bons rapports avec le préfet de la République. Ils se possèdent fort bien, sont d'une haute urbanité et d'une orthodoxie sévère : pourtant ce sont de très souples candidats à la mître ; ils vont dans les ministères et prennent des leçons de déclamation. C'est tout le prê-

tre moderne. L'abbé Lantaigne et l'abbé Guitrel sont classiques, solidement.

Ferdinand Fabre fut, dans toute sa carrière honorable, le romancier du prêtre ; d'autres y ont touché, lui s'y est attaché ; on ne saurait pourtant le considérer comme un romancier catholique ; sa liberté de touche et de jugement est trop grande. Son idéal du prêtre n'est pas non plus très facile à dégager ; il en a plusieurs ; il dessine des figures de saints, d'humbles desservants de campagne, vivant d'un maigre traitement, se ruinant en aumônes, en embellissements de leur église, en constructions corollaires ; l'abbé Courbezon est un intrépide entasseur de pierres ; dans *Xavière*, le curé est bien embarrassé pour payer le Saint Sulpice qu'en lui promettant tous les tempéraments et tous les crédits une agence religieuse lui a fourni. Ferdinand Fabre ne cherche pas d'ailleurs à présenter ses curés de village en marbre blanc et sans qu'aucun défaut

ne les éraille. Tous ses prêtres sont strictement chastes : mais il taxera l'un d'avoir plus de bonté que d'éloquence ; l'autre n'est pourvu que d'une connaissance très restreinte de l'âme humaine ; et il ne recule pas à s'égayer des innocentes manies des prêtres qu'il silhouette. L'auteur a même été rarement aussi bien inspiré que lorsque, dans un petit chef-d'œuvre, *Barnabé*, écrit avec des souvenirs d'enfance, des visions très printanières de paysages vus dans les années d'impressions fraîches, encadrant une jolie et claire idylle, il peint les ermites sorte de laïcs adoptés par l'Église dans ce coin cévenol, portant froc et bourdon, au demeurant paillards, gourmands, avares, cupides, brutaux et bornés.

Mais ce qu'a surtout voulu synthétiser Ferdinand Fabre dans de grands romans, *Lucifer, l'Abbé Tigrane*, qui sont, pour son ambition, les pièces essentielles de son œuvre, ce sont des caractères, à son

gré gigantesques, de lutteurs, de prêtres qui n'étaient point faits pour être prêtres, mais chefs de peuples ; non pasteurs d'hommes, mais dompteurs d'hommes, et volontiers il les met aux prises avec les jésuites, que, très religieux, mais très hostile à cet ordre, il montre insinuants, délateurs, ne reculant pas devant le plus bas espionnage.

Cette œuvre assez abondante de Ferdinand Fabre, presque toute consacrée au prêtre, dispose en somme le clergé en trois fractions : des petits curés de village très bons et sympathiques, si pas toujours intelligents ; des prêtres hautains et volontaires, dompteurs de foules, et de patelins jésuites qui arrivent à leurs fins en grignotant les natures de fer, ou en se les annexant. A l'heure où écrivait Ferdinand Fabre, les débats sur l'organisation du clergé pouvaient s'ouvrir assez largement pour qu'on pût s'occuper du célibat des prêtres et de leur chasteté, dans une œuvre d'art, en

dehors des traités techniques ou du pamphlet. Le prêtre de Ferdinand Fabre est toujours vertueux ; toujours il acepte toutes les obligations de son sacerdoce ; sa chasteté lui monte orgueilleusement à la tête, quand c'est un fort, mais il l'observe toujours. De bons observateurs, qui ont étudié de plus près l'Eglise et se sont mis en mesure d'en parler librement, affirment que ce serait la généralité ; que la rupture du célibat serait rare, que le *coup de sang*, s'il est attendu, s'il se doit produire immanquablement, au moins n'aurait pas de lendemain et n'est cause que d'une erreur isolée, une rentrée très courte dans la vie physique.

Un excellent écrivain, Jules Case, dont *l'Ame en peine* étudie avec une forte minutie les angoisses d'un jeune prêtre, tout prêt, en sa chair, sinon dans sa volonté, à accepter l'amour, en qui l'amour s'infiltre fatalement par le voisinage d'une fille aimable et pure, conclut dans le même sens : l'abbé Frankel luttera,

conservera sa pureté, refusera l'amour, se drapera de dignité, reconstituera par le raisonnement et la méditation sa force chancelante ; mais, un soir, au détour d'une route, le coup de sang le jettera sur une mendiante, et le corps faillira sans que le cerveau ni la volonté y aient en rien participé. *L'Ame en peine* est un des plus beaux romans qu'on ait écrits d'une plume impartiale sur les troubles du prêtre, en ce moment où son rôle défaille, où il n'est plus nécessaire ni utile à l'éducation morale, où son idole se craquèle pour lui-même, et qu'il en a conscience. Et alors puisqu'on est en marche vers le culte de la Nature, de la Raison qui détruira la vieille mythologie, pourquoi les observances strictes et les chastetés anti-naturelles ? Des prêtres comme l'abbé Frankel y sont fidèles comme à un serment malencontreusement prêté, et qui engage en eux l'homme, l'homme moral, l'homme total, plus par la majesté ds la parole

donnée, que par le respect des vœux. Sa promesse c'est le seul lien qui retienne l'abbé Frankel dans les souffrances de sa chair et dans les doutes de son esprit.

Une scène neuve et hardie de *l'Ame en peine* nous montre l'abbé Frankel visitant un vieil ami de séminaire, qui a failli dans sa chair et depuis mène une vie assez vagabonde, avec la compagne non tant de son choix que de l'heure ou il trébucha. Frankel, par instinct de solidarité, par humanité, est allé vers ces parias et les secourt, car ils en ont besoin. Aucun talent, aucune beauté ne les orne, et Frankel, dans un élan de sympathie pour des frères misérables et disgraciés d'ame et de nature, vient leur annoncer qu'il ne croit plus, qu'ils n'ont pas commis de crime à ses yeux, puisqu'il n'y a pas de Dieu, qu'ils doivent être libres de leurs remords et fiers de vivre ; alors le couple le regarde, hagard et malveillant et l'homme vitupère et

lui reproche de ne plus croire. Faillir, c'est possible ; lui qui a failli n'est qu'un malheureux, mais faillir cérébralement, mais ne plus croire, quelle honte ! et le pauvre diable se drape, devant l'abbé Frankel, dans sa supériorité : lui, au moins, il croit encore !

Tous les écrivains n'ont point, dans les vertus passives ou de convenance du prêtre, la même confiance que Ferdinand Fabre ou Jules Case, ou aussi Émile Zola. Mirbeau, avec sa fougue outrancière, sa méthode de voir la société par les dessous en y projetant de fortes lumières, a déchiré ce voile de vertu légère qu'on laissait flotter sur le prêtre. On perçoit chez beaucoup d'artistes le désir de ne se point appuyer sur de célèbres et retentissantes anecdotes, et depuis Voltaire, qui établissait si clairement les trajets de certaine maladie qui passa d'un compagnon de Colomb à mademoiselle Cunégonde par le canal d'un jésuite qui connut ce compagnon de

Colomb, on a le plus souvent admis la chasteté du prêtre. Zola, dans *la Conquête de Plassans*, en mettant en lumière le lent détraquement de madame Mouret par l'abbé Faujas, n'attaque point les mœurs de l'abbé ; nous reviendrons là-dessus tout à l'heure.

Avec Octave Mirbeau, les accusations se précisent. Et voici d'abord ce formidable et joyeux *Abbé Jules*, ce singulier prêtre, le moins clérical de toute sa famille, l'effroi, l'opprobre, l'irrégularité de toute une famille casanièrement croyante généralement à tout ce qui est congru et comme il faut. Cette famille croit à la famille et à l'héritage : l'abbé Jules ne croit à rien du tout, et s'il jette sa fortune par testament au premier prêtre qui se défroquera, ce n'est point par prosélytisme, ce n'est pas pour faire accomplir à un autre une démarche décisive qu'il n'a point faite (il s'est contenté de s'attirer la disgrâce), mais dans l'espoir, dans la certitude que l'ap-

pât de l'or, de quatre mille francs de rentes, provoquera un faux défroquement, et que son héritier sera doublement, triplement, caricaturalement apostat ; qu'il viendra vers cet héritage tout en croyant à Dieu, à la prêtrise, à tout, mais surtout à l'or, ce en quoi il se confondra dans la religion universelle de son temps.

Le malheur de *Sébastien Roch* est irrémédiable ; il a été violé au collège par un père jésuite tout confit de douceur et de passion exaspérée ; sitôt son innocence arrachée, il a bien vu qu'il n'était pas le seul dans son cas ; il a lu sur toutes les faces, et comme Siegfried, qui après la victoire entend les oiseaux de la forêt qui lui clament son avenir, lui, après sa défaite, lit sur les traits des autres leurs joies morbides et leurs lâchetés physiques. Le romancier (on ne peut le taxer de racontar, d'anticléricalisme, de léo-taxilisme, les gazettes des tribunaux sont là) ne dit pas que tous les

collègues du P. de Kern soient froidement décidés à mettre à mal tous les petits Sébastien Roch que leur confie l'aveuglement des parents, mais il pose en principe que tous couvriront de leur respectabilité personnelle le P. de Kern, que toute la solidarité ecclésiastique étendra son manteau sur le coupable, et que toujours son crime sera nié par ceux qui le connaissent. Il se confessera, on l'absoudra, et on lui confiera d'autres enfants dans d'autres collèges. Mais Sébastien Roch, victime du P. de Kern, victime surtout de l'erreur populaire, de la fausse respectabilité des jésuites et de l'imbécile déférence qu'on leur porte, victime surtout de la grande bêtise de son père, que deviendra-t-il ? Il languit, il s'aveulit, un amour de femme n'arrive pas à le redresser dans toute sa taille ; une balle le tue en 1870. Cela, c'est un accident. Mettons que Sébastien Roch fût d'âge à être tué pendant la guerre ; mais s'il n'y avait pas eu de guerre, que serait-

il devenu ? Ah ! ce père Roch, ce petit bourgeois clérical, — et on s'est moqué d'Homais ! Qu'on nous redonne Homais, l'homme des vertus courantes et des grandes paroles solennelles ; qu'on nous redonne Homais ! Appeler son fils Napoléon, ce n'est rien ; ça vaut mieux que l'envoyer aux pères jésuites les plus distingués.

Les curés de Flaubert, les antagonistes d'Homais sont peu détaillés : l'abbé Bournisien, l'abbé Jeuffroy sont de bons et simples administrateurs, dévoués surtout à leur casuel et à leurs petites manies. Flaubert n'a point étudié la question religieuse ; si nous la voulons trouver parmi les grands réalistes traitée avec impartialité et ampleur, il faudra nous adresser à Zola. Il nous donnera toute une variété de types sacerdotaux.

C'est l'abbé Faujas, prêtre autoritaire, diplomate, avide, astucieux, qui, au commencement de l'Empire, lorsque après le coup d'État, le clergé, demeuré

légitimiste, boude le gouvernement, a l'intuition qu'il sera agréable à Rome s'il se met à la disposition du ministère pour lui gagner aux élections les voix pieuses. On l'envoie conquérir Plassans. Il y arrive précédé d'une mauvaise réputation, sachant qu'il sera désavoué en cas d'insuccès, simplement muni d'une recommandation pour la vieille madame Rougon ; le hasard, presque, veut qu'il loge chez Mouret, un bourgeois riche et heureux, dont la femme indolente se laisse bercer au gré de la vie. Installé, il effraie la ville de sa laideur âpre, de la vétusté de ses soutanes, il sent la pauvreté, il n'est point insinuant, il est rugueux au contraire; mais sa forte carrure, son énergie, son aspect de mâle puissant et intangible provoquent chez Marthe Mouret un remuement qui aboutira à l'hystérie. Faujas pénètre dans la maison, et c'est Tartufe qui, un pied pris, en a bientôt quatre; autour de sa forte volonté, tout mollit comme

cire, toute résistance fond : le pauvre Mouret devient fou sans oser se défendre, madame Mouret n'en vaut pas mieux ; le candidat bonapartiste passe, on suppute les chances de l'abbé Faujas pour la prochaine mitre, — et il n'a rien abandonné de son énergie, de son caractère d'aventurier chaste ; tout au plus a-t-il fait la part du feu, et laissé sa sœur et son beau-frère, personnages louches qu'il traîne après lui, voler à leur aise, dans la maison Mouret mais il n'a profité de rien ; ses ambitions, pour être de ce monde, ne sont pas viles : c'est de la puissance qu'il veut ; pour être pur, il n'en est que plus dangereux, car il mettra au nombre de ses chances de succès l'amour qu'il peut provoquer et exaspérer, puisqu'il n'y répond pas.

C'est aussi Serge Mouret, le fils de la victime de Faujas, un esprit mystique, un cœur tendre chez qui Zola nous montre, après son réveil d'une fièvre qui lui ôte la mémoire, toute une floraison

d'enfance amoureuse en un miraculeux jardin de Paradis. Ce sont des silhouettes qui passent fortement marquées : l'abbé marieur et mondain, le prêtre de *Pot-Bouille* qui se borne à espérer couvrir de bon ton les écarts furieux de ses pénitentes. C'est, plus tragique, plus profond, le prêtre de *Travail*, qui voit le bonheur monter dans l'humanité et ne peut comprendre, car ce bonheur arrive par des chemins qui lui sont inconnus ; il finira par s'abîmer sous les ruines de son église abandonnée. Mais c'est surtout dans *les Trois Villes* que Zola aborde la question du prêtre dans ce qu'elle a de plus intéressant, soit le prêtre entré par sentimentalité, par esprit de charité dans la religion, qui se débarrasse de l'erreur, qui veut créer une religion nouvelle et finit par revenir à la vie normale, en se plaçant parmi les plus ardents et les plus hardis réformateurs. Pierre Froment triomphe dans le combat de son cœur contre sa raison ;

il deviendra un homme selon la plus large formule. Mais il faudra d'abord qu'il ait vu (et le voyage avec Zola est instructif et profond) la grande mystification de Lourdes, la résurrection du fanatisme religieux sur du mensonge, qu'épris de son idéal de religion nouvelle il soit allé à Rome, approcher de la papauté, de la personne du pape. Il est venu avec un grand élan de cœur ; il s'aperçoit qu'il lui faut monter un à un tous les degrés comme d'un immense escalier de ministère, s'arrêtant à tous les paliers, recevant partout les mêmes réponses calmes et têtues, les mêmes négations, jusqu'au jour où le pape lui-même lui donne l'assurance qu'il ne faut toucher à rien, que le mot Religion nouvelle constitue à lui seul une redoutable impiété. Non, la basilique est complète, intangible : qui en enlève une pierre la met en péril. Toute la machine de l'Eglise est faite pour engrener le monde et le dominer temporellement par les moyens

spirituels. On ne persuade les âmes que pour commander aux puissances ; l'éclipse de la puissance de l'Eglise ne peut être que momentanée et il faut refaire le pouvoir temporel. Parmi les cardinaux, Pierre Froment ne rencontre qu'ambitieux épris de domination ; il voit le crime associé aux préparations des conclaves, et les passions aveugles du bas clergé italien au service des machiavélismes d'Etat, des hautes ambitions habiles qui ne se laissent point découvrir ; le cardinal Sanguinetti vient sans trouble visiter, après que la mort s'est trompée et a frappé à côté, le cardinal Boccanera, à qui son affidé avait apporté, sans son ordre, mais non à son insu, le panier de figues empoisonnées. Et autour du sujet principal, le déveloutement de l'âme de Pierre Froment, selon l'expression de Reñan, c'est magnifiquement tout le décor des vieilles pompes anachroniques avec un caractère d'hystérie dans la foi, avec un aspect théâtral de plus eu plus

accentué. Cette papauté italienne, éprise de domination du monde, dans le rêve de qui le pape est le successeur des Césars, des maîtres de l'ancienne Rome et de l'empire universel, bien plus que de l'Apôtre, ne peut, à aucun degré se mettre en rapport avec le monde moderne..

Les cercles ouvriers du vicomte Philibert de la Choue aboutiront toujours en fin de compte à la théorie du *Repas du Lion*, et le petit prêtre à qui M. de Curel aura donné quelque douceur évangélique n'y pourra rien. C'est la fatalité des choses ; l'Eglise conclut à l'autorité, contre le monde qui conclut à la liberté. Ceci tuera cela, la Raison tuera l'Eglise, ou la Raison retombera dans le sommeil dont depuis quelques siècles elle s'éveille, après les saignées médiévales. C'est vers la Raison, vers les doctrines libérales que Pierre Froment se dirigera. Il se lassera bientôt d'être un prêtre sans foi, promenant dans les quartiers de misère

son impuissante charité; sa douceur, sa pitié guidées par d'autres idées seront plus utiles au monde, cette douceur et cet instinct de pitié qui l'avaient trompé sur lui-même et l'avaient prosterné aux pieds illusoires d'un Christ de douceur, mal servi par ceux qui le représentent, et qui le traiteraient, s'il ressuscitait, selon les principes du Grand Inquisiteur tels que les explique Dostoiewski dans ce plan de poème inséré dans son roman des *Frères Karamazov*, dans ce poème tant imité, tant suivi, tant copié ces derniers temps, c'est-à-dire l'incarcéreraient et le menaceraient d'un nouveau supplice pareil à l'ancien, s'il venait déranger par sa présence à nouveau, l'œuvre pharisienne qui s'est édifiée sur son tombeau et qui prospère grâce à la légende de son martyre. La forte objectivation du mythe du Golgotha n'a créé que de nouveaux autels friands de ces sacrifices dont vit largement Tartufe, le pauvre homme. Toutes les

mythologies de foi ou de peur ont développé un immense parasitisme. Pierre Froment le comprend et s'évade vers la charité sociale, vers le socialisme intégral, vers l'amour de l'humanité, et il commence par enlever la torche des mains de Guillaume Froment au moment où celui-ci va terrifier le monde par une immense explosion ; il rallie le savant à son avis, qu'il faut triompher par la raison et aussi par la charité et la douceur, ces grandes forces captées, détournées, dévoyées par le christianisme. Et de plus, lui, Pierre Froment souffrira des souffrances et se réjouira des mêmes joies que les autres hommes, il vivra.

C'est le mot final des tourments de *l'Abbé Paul Allain*, de B. Guinaudeau, qui lui aussi veut vivre. C'est l'espoir et la volonté de tant de prêtres qui abandonnent la soutane, qui veulent se mettre d'accord avec les principes de vie ; Paul Allain donne la peinture toute fraîche et neuve du prêtre de la dernière nuance.

Du jour où l'archevêque Dupanloup organisa des universités catholiques, et fit entrer aux séminaires plus de discussion, et mit les clercs en contact avec des idées nouvelles, le mouvement de déprêtrisation qui sera la fin de la puissance de l'Eglise recevait sa première impulsion; cela tient à ce que, pour combattre des idées, on est bien forcé de les exposer, qu'exposées, même partialement, elles portent, qu'alors les intelligences égarées dans le mouvement religieux, prises très jeunes par le séminaire se dégagent ; et, fortifiées par un travail considérable, de nouvelles recrues viennent à la vie, aux partis d'avant-garde, pour penser et vivre.

La vérité est dans les livres comme *l'Abbé Paul Allain*, et non point dans les charmantes accommodations de la vérité, ces aimables idylles de rêves blancs, où apparaît le type du bon vieux prêtre, comme *l'Abbé Constantin*, ou dans ce joli roman plus moderne *le Vœu d'être*

chaste. Evidemment, M. Pouvillon nous donne un aimable tableau d'une jeune conscience, et peu de choses sont aussi délicatement dites que l'idylle de Gilbert et de Claire ; et le dénouement est un dénouement heureux qui laisse Claire à la vie, avec ses maussaderies, en le triste milieu de hobereaux qui est le sien, tandis que Gilbert va au monastère, et partira peut-être pour les Missions comme en un conte bleu. Mais après, quand cette crise de la puberté religieuse sera passée, Gilbert restera-t-il toujours chaste, le demeurera-t-il avec joie, avec sécurité ? M. Pouvillon nous dira que tel n'est pas son sujet, qu'il n'est pas sociologue, mais romancier, et il faut convenir de l'agrément de son récit. Mais je trouverai plus d'écho des grandes préoccupations modernes dans *l'Empreinte*, roman solide où M. Edouard Estaunié demeure fidèle à la tradition de la lutte contre les jésuites, avec éloquence, dans ce beau drame, le

Semeur d'Idéal, où M. Albert Fua dessine fortement le contact du véritable esprit évangélique, de l'esprit de solidarité avec le monde moderne, avec la société future en genèse, par la vie désintéressée de son généreux utopiste Emmanuel, qu'approuve de toutes ses forces le prêtre de la pièce quand Emmanuel cherche à réaliser le bonheur pour tous par la destruction des liens légaux qui enchaînent l'humanité. Tout un mouvement littéraire discute le rôle du prêtre dans la vie civile, et parmi les œuvres fortes qu'offre ce mouvement, *Ces Messieurs*, de Georges Ancey.

L'interdiction qui écarta des planches, pour plusieurs années *ces Messieurs*, et les réduisait à la forme du livre, n'a pas nui à la popularité de l'œuvre. Le moment où M. Ancey présentait son interprétation de la figure du prêtre, contribuait au moins autant que la pièce elle-même à exciter les susceptibilités de la censure et les prudences des pouvoirs

publics, car il n'y avait point, dans la contexture du drame, d'audaces excessives, ni rien qui pût froisser bien vivement des âmes profanes éprises de l'idéal religieux. La pièce contient des épisodes excellents et de grandes beautés de détail, mais rien qui soit très nouveau sur les relations du prêtre et du monde.

M. Ancey a d'ailleurs insisté lui-même sur ce point qu'il n'avait pas voulu écrire une pièce de combat « mais donner la peinture exacte d'un milieu, l'analyse sincère et impartiale de divers états d'âme ». Son sujet essentiel il le ramène à ceci « l'envoûtement d'une femme par un homme qui est un prêtre. » Il a eu soin dans la composition de ce monde qu'il veut décrire, de se ranger à la théorie juste-milieu la plus humaine et la moins polémique, celle qui différencie parmi le personnel ecclésiastique, parmi les hommes marqués de l'*empreinte* religieuse ; si un de ses abbés, l'abbé Nourrisson est « envieux, méchant,

fourbe » (et encore est-ce plutôt un jésuite qu'un vrai prêtre), M. Ancey nous offre un excellent évêque, un abbé au cœur magnifique, étudié avec détail, nous dira M. Ancey, sur le modèle du curé de Camaret que l'auteur de *ces Messieurs* aurait vu héroïque et supérieur en courage civique, au médecin de la petite ville, lors d'une épidémie de choléra qui ravagea Camaret en 1893 ; et l'abbé Morvan est, dit M. Ancey, capable des plus magnifiques dévouements.

L'abbé Thibaut qui est le principal personnage de la pièce a suivi le conseil de La Bruyère ; il s'est adressé au cœur d'une pénitente qui a été frappée dans ses affections, qui n'a point l'ordinaire entourage familial direct, car elle a perdu son mari et son enfant qui lui étaient chers. C'est chez des êtres ainsi frappés que les spirites recrutent les adhérents abusés de leurs grossières supercheries. A plus forte raison,

Henriette, femme toute de sensibilité et de sensibilité froissée serait prête à se laisser séduire par le mirage du prêtre et à ne pas apercevoir d'abord l'homme parmi ce soleil séculaire de la foi, qui l'éblouit. Quand elle s'apercevra qu'elle aime, il sera bien tard pour dissocier l'homme de tout ce chuchottis de mystère qui traîne autour de lui ; quand elle constatera combien elle est atteinte de passion, elle discernera aussi le véritable caractère de l'abbé Thibaut qui est selon M. Ancey un bon prêtre, au sens ordinaire du mot, « chaste », ayant horreur de la faute. C'est tout d'abord un curé simple et très croyant et qui ne songe qu'à la conversion du pécheur. Mais peu à peu, il se rend compte du pouvoir qu'il a sur les âmes qui lui sont confiées, et il en use. Il ne se sert que des moyens licites et qu'autorise la règle. C'est la règle qui est coupable, ce n'est pas lui.

« Aussi bien, ajoute M. Ancey, je n'ai

pas voulu comme quelques-uns l'ont pensé, manger du curé, mais prouver les dangers de la séduction voluptueuse dont la religion arme ses ministres pour subjuguer et envoûter les esprits faibles et les cœurs troublés. Là est le péril que j'ai voulu signaler. »

Les anti-cléricaux décidés n'agissent d'ailleurs pas autrement ; ils n'ont aucune haine contre les hommes ; ils attaquent simplement les parti-pris de l'éducation, et la négation des conditions indispensables de la vie, la vaine tentative d'ascétisme qui tend à créer des hommes à part, y arrive exceptionnellement, mais n'aboutit souvent qu'à fabriquer des hypocrites, et quelquefois avec les cerveaux les mieux doués et les moins capables de froideur, des déséquilibrés. Ici sans aller jusqu'au bout de l'idée anti-cléricale qui soutient avec raison, qu'on ne peut vivre hors de la vie, qu'à vouloir instituer d'impossibles chastetés, on risque de déformer l'homme

et de créer des monstres, M. Ancey est d'accord avec Voltaire comme avec Diderot, avec les déistes comme avec les athées dont nul ne lui conteste l'existence parmi le clergé d'honorables exceptions, de vertus plus sérieuses que la simple continence, de charités et de dévouements. C'est bien la règle qui est l'ennemie de l'ordinaire établissement humain, la règle et aussi la foi qui en est le reflet chez le profane, si nous en croyons M. Roger Le Brun qui étudie cette question dans un petit drame à sérieuse portée, le *Bonheur des hommes*.

Dans une petite maison de Guyenne un homme se meurt ; on a appelé sa nièce.qui vient de la ville voisine. Avant elle, on a été cherché le médecin, et avant le médecin, le sorcier. C'est elle qui fait venir le prêtre. Or Marie ignore que ce prêtre c'est Xavier Durrieu qu'elle connut lorsqu'il était encore séminariste; leurs deux jeunesses s'aimèrent alors. La

surprise mutuelle de leurs sens les donna l'un à l'autre ; le séminariste qui n'était point un séducteur, s'enfuit, disparut, non par calcul, par peur. Il alla se confesser, demandant à réparer, à épouser la jeune fille. Son confesseur lui imposa le silence et l'oubli.

Marie a dû avouer sa faute aux siens ; son père en est mort. Le voyageur de commerce de la maison a consenti à épouser Marie; il a fait élever loin d'elle et laissé mourir loin d'elle le fils issu de la faute; il l'a emmenée hors de France; elle y est restée huit ans jusqu'à son veuvage. Elle est revenue ensuite auprès de sa mère avec une fille qu'elle a de son mari. Elle est triste et sombre, sa vie défraîchie et sévère lorsqu'elle rencontre dans cette maison où plane la mort, où entre par bribes avec l'air des champs une robuste chanson de vignerons travaillant dans la plaine, l'abbé Durrieu. Tous deux s'aiment encore ; l'abbé Durrieu a réfléchi ; il s'est jugé ; il sait

qu'il a eu tort d'obéir à ses maîtres, qu'il devait suivre son amour dont il n'a pu guérir ; il voudrait, maintenant qu'il a retrouvé Marie, l'emporter au loin, et avec elle rentrer dans la vie, défroqué. Il accuse la lourde et calme discipline qui l'a ployé et dénaturé, qui fait de lui quelqu'un de moindre que les autres hommes. Il s'insurge contre la soutane qui lui colle à la peau. Marie l'aime encore, mais elle a la foi ; elle s'est fait, malgré son malheur propre, une idée du prêtre, ou plutôt elle a accepté de l'éducation, des préjugés de l'opinion courante, une idée du prêtre telle que le défroqué lui paraît monstrueux, que Xavier Durrieu lui paraîtrait plus coupable encore s'il cessait d'être l'abbé Durrieu. Et voudrait-elle être sienne, peut-elle braver les préjugés qui assaillent le défroqué, la défiance chez les athées, la rancune chez les croyants? si elle le bravait pour elle-même ce préjugé et la tache dont il les éclabousserait, le peut-

elle pour le bon renom de sa petite fille? Durrieu verra bien que c'est impossible ; en effet il en convient... Elle s'enfuit et lui demeurera dans sa cure, il continuera à mentir. Le préjugé, l'éducation, l'idée qu'on se fait de la foi, tout continue à accabler l'abbé Durrieu et à le sceller dans son presbytère.

Dans ces pièces du répertoire tout moderne, nous sommes loin de Tartufe; l'enquête s'est singulièrement élargie; il ne s'agit plus de caricaturer les manœuvres du faux-dévot, c'est le principe même de la croyance et de la stabilité du personnel religieux qui est mis en cause. Pour retrouver la veine du fabliau et de la comédie moliéresque, le sujet ramené aux proportions des intrigues du prêtre rapace et ambitieux, il faut rouvrir ce roman de Guinaudeau, le chanoine Moïse, illustration de ces faits-divers dont le chanoine Rosemberg fut le héros avéré, et c'est là le roman de l'Eglise boutiquière, brocanteuse, trottant

dans les antichambres des riches, avec un cabas de marchande à la toilette, plein de flacons d'échantillons d'eaux-de-vie digestives, d'essences de parfumerie et aussi de procédures saintes, d'annulations de mariage en cour de Rome, etc...

Du côté de la foi, à laquelle il arriva sentimentalement, on trouve M. J.-K. Huysmans. Avant lui, dans un roman indécis et dont le charme était tout littéraire, Francis Poictevin, qui subit longtemps les influences religieuses, avait décrit cette même emprise sentimentale de la foi ancestrale. Rodenbach aussi dans sa *Vocation*, œuvre un peu proche de *l'Ame en peine* de Jules Case, a décrit des catholicismes du Nord, des joies de Noël et des anxiétés aussi devant ce mirage de paix profonde qui flotte à ces atmosphères de béguinages dont il sut si bien dire la laborieuse paresse, le menu travail, et la foi, machinale, si elle est ardente et naïve. Mais J.-K. Huysmans

est, à l'heure qu'il est, le rempart de l'Eglise. Est-ce un atavisme qu'expliquerait son origine flamande, est-ce sa vision d'art admirative des Memling, curieuse des plain-chants, éprise des cathédrales, qui a attiré de ce côté le subtil naturaliste, l'historien des sœurs Vatard et de Cyprien Tibaille? Est-ce un dégoût de la vie qui se serait montré mauvais conseiller, car dans l'œuvre compacte et sérieuse que Huysmans dédie au catholicisme, si complète qu'elle enregistre les messes noires et les frelatages commerciaux des choses saintes, on ne retrouve plus ses savoureuses fantaisies d'autrefois, et on regrette sa première manière idolâtre de la couleur et amoureuse de l'argot. Mais, peut-être ne les faut-il point regretter et les nouveaux livres de Huysmans sont-ils des chefs-d'œuvre... et deviendront-ils l'ornement des bibliothèques, alors que ce pernicieux esprit moderne si frondeur ou si athée aura vécu?

Pourtant le monde n'est point fait pour retourner en arrière et la littérature catholique que jadis Huysmans savait si bien caractériser, quand il stigmatisait Lasserre et Mme Craven et les polémistes de sacristie, ne paraît pas, sauf en ce qui le regarde, s'être fort améliorée.

En vain M. Huysmans excerptera-t-il de l'œuvre de Verlaine, pour les âmes pieuses un choix de poésies strictement religieuses auquel manquera naturellement tout ce qui fait l'essence inquiète et légère du talent de Verlaine, ses troubles, ses hésitations, ses balbutiements passionnels ! En vain M. Huysmans attirera-t-il l'attention du monde sur les prétendues beautés de l'œuvre d'un Hello, la littérature cléricale, encore qu'on y joigne Charles Buet encore qu'on y ajoute tant de pamphlétaires, qu'on entasse Veuillot sur Pontmartin, n'offre point la contrepartie de celle de la pensée-libre. Détachons cette figure d'archi-prêtre que

dessine avec éloquence au premier acte d'*Axel*, Villiers de L'Isle-Adam, écrivain catholique certes, mais qui pourrait troubler les croyants, s'ils connaissaient son conte de la *Torture par l'espérance*, on ne trouvera point beaucoup d'art parmi les défenseurs obstinés du passé.

En face d'eux, pendant que refleurit — païen ou moderniste, intimiste ou lyrique, — tout le sourire du monde, les œuvres s'accumulent, et, en face de leur pauvre catalogue plein d'ouvrages illisibles, c'est, dans la pensée libre, Voltaire, Stendhal, Hugo, Gautier, Zola, et tant d'autres plus récents, épris de vie, épris de joie, épris de clarté et de meilleur devenir social, tous les écrivains qui apportent leur pierre à cet œuvre multiforme qui va de *Tartufe* à *Ces Messieurs*.

TABLE

Vannes. — Imp. Lafolye Frères.



